L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureau : No 73 rue de Chartres.
NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 8 MAI 1887.

La rançon de M. Scribe.

L'illustre M. Scribe, dont tout le monde a le nom dans l'oreille et la silhouette dans l'œil, le Scribe qui, pour avoir empli de tant de vaudevilles le règne de Louis-Philippe, avait la poitrine costellée de plus de décorations que le prince héritier d'un grand empire, M. Scribe venait de déjeuner.

Quelques huîtres du parc à la mode, un salmis de bécassines, une salade de légumes rehaussée de truffes et de moelles, le moindre dessert, une tasse de café tout à fait vieux et terrifié à point, quelques gouttes d'un cognac si mûr et si délicat qu'il embaumait le palais comme un bonbon, il n'en avait pas fallu davantage au grand écrivain pour se remettre du travail de la matinée et se préparer au labeur de l'après-midi.

Après quoi, il s'était levé de table, était passé dans son cabinet de travail, s'était assis à son bureau, devant son propre buste, dont les yeux de marbre le merveillaient avec complaisance, il avait divisé en colonnes verticales une feuille de papier blanc, sur laquelle il s'était mis, d'une plume rapide, à inscrire ces vers :

Celle que j'aime
M'aime moi-même !
Plaisir divin,
Bonheur suprême,
Je touche enfin
Sa belle main...
O joie extrême !

Puis, lorsqu'il eut suffisamment cadencé les ivresses de l'amour, il se renversa sur le dossier de son fauteuil, et laissa retomber sa main sur un timbre de cuivre placé près de son encrier.

Son valet de chambre parut, un valet de chambre qui, pour avoir tenu de grands premiers rôles sur les scènes les plus renommées de l'Angoumois et de la Saintonge, en avait conservé la jambe plastique et la lèvre hautaine que l'on était en droit d'espérer du domestique d'un homme de génie

—Vous pouvez faire entrer, prononça le maître.

Depuis le matin, la sonnette avait retenti, les solliciteurs s'étaient entassés dans l'antichambre. C'était eux qu'il s'agissait de faire entrer.

Alors commença un défilé de pauvres diables aux cœurs palpitants, qui venaient implorer du maître une protection, une aumône..... d'anciens amis de collège, des fils ou des pères d'acteurs, de régisseurs et d'ouvreuses, des débutants qui avaient commis des drames, des vaudevilles ou même des tragédies, et auxquels il semblait que M. Scribe n'eût rien de mieux à faire que de lire leurs manuscrits.

Ils passaient..... ils passaient..... Lui, recevait tout ce fretin sans bouger de son fauteuil, les paupières mi-closes, le geste important et lassé.

—Est-ce tout ? demanda-t-il enfin à son domestique, lorsque l'on semble que le nombre ordinaire des solliciteurs était passé devant ses yeux.

—Il vient encore d'en arriver un, monsieur. Il insiste pour être reçu.

—Qu'il entre donc ! Mais, après celui-là, je n'y aurai plus.

Le dernier visiteur fut introduit.

C'était un homme de trente-cinq ans, grand et maigre, mais puissamment charpenté, carré des épaules, et armé de mains énormes, osseuses, remarquables surtout par la phalangette ou forme de bille de leur pouce. Le visage eût été d'ailleurs assez beau sans l'accentuation des mâchoires et la proéminence des pommettes, qui lui donnaient un air de bestialité véritablement étrange ; les yeux, très ouverts, se mouvaient comme des loeurs sous le surplomb des sourcils et les plis pressés de la paupière.

Certes, cet individu n'était pas banal. M. Scribe eut, en l'apercevant, un haut-le-corps. Il lui sembla qu'il se trouvait enfin face à face avec un de ces brigands dont il avait peuplé ses opéras comiques. Quelle idée, après tout ! L'inconnu se présentait avec une politesse irréprochable. Un brigand ? Non ! Tout au plus un pauvre diable pris de la fâcheuse inspiration de demander son pain à la littérature qui, jusqu'ici, semblait le lui avoir définitivement refusé, ainsi qu'en l'aperçevait à sa misérable redingote usée jusqu'au fil, au foulard de couleur qui lui tenait lieu de col de chemise et peut-être même de chemise, à son pantalon, fatigué des genoux, vaincu des mollets, effrangé de l'ourlet, à ses souliers tordus de vieillesse et bâillant au trottoir par toutes les coutures.

On sentait, cependant, sous cette misère, une fierté qui "refusait de détoler" le geste, tout poli qu'il fût, avait de l'ampleur, le buste se cabrait, et, d'un mouvement impératif, la tête rejetait les cheveux sur le col.

Après s'être incliné sans une parole, il prit un manuscrit qu'il portait roulé sous son bras et le tendit à M. Scribe.

—Voici, monsieur, prononça-t-il, un drame que je vous serais infiniment obligé de vouloir bien prendre sous votre protection et recommander à quelque directeur de théâtre.....

Et comme M. Scribe prenait le rouleau de papier et faisait sauter la ficelle qui le nouait, il ajouta :

—Je ne vous demande pas d'en prendre immédiatement connaissance. J'aime mieux que vous le lisiez à loisir ; je reviendrai dans quelques jours.

—Non, non, fit l'illustre vaudevilliste..... je vais vous dire tout de suite ce que j'en pense..... Le lire ! Vous croyez donc que j'ai le temps de lire tout ce qu'on m'apporte ? Au théâtre, voyez-vous, il y a certaines règles inéluctables de l'observation desquelles une œuvre ne peut se passer ; et j'ai assez l'habitude de ces sortes de choses pour voir du premier coup d'œil si ces règles ont été observées, et, par conséquent, si la pièce est possible.

Maintenant, le drame était ouvert devant M. Scribe, il en déchiffrait le titre et il s'écriait :

—*Mérovée !..... Mérovée !*..... Mauvais sujet ! exécrable sujet ! Est-ce que le public peut s'intéresser à Mérovée ? Aucun directeur ne vous prendra un *Mérovée*.....

—Cependant Shakespeare a écrit quelques drames historiques dont la réputation est venue jusqu'à nous, répliqua l'inconnu d'une voix que la critique du maître ne faisait pas trembler ; et on espère de sourire tout à fait impertinent lui relevant un coin de la bouche. Mais M. Scribe n'aperçut pas ce sourire. Il continuait :

—Shakespeare était Shakespeare ! Et vous, vous êtes.....

—Lacenaire, simplement le nommé Lacenaire. Mais autres temps, autres mœurs ; tout le monde ne peut pas toujours s'appeler Shakespeare.

M. Scribe ne fit pas attention à la réplique. Lacenaire n'était pas encore le terrible meurtrier dont le nom devait devenir aussi fameux que le sien, et rester dans la mémoire des hommes avec une éclaboussure de sang, entre les Cartouche du passé et les Pranzini de l'avenir. Il feuilletait tranquillement le manuscrit et déclarait :

—Six actes !..... Comment six actes ! Jamais on ne fait six actes ! On fait six tableaux ! on ne fait pas six actes ! Mais, mon ami, vous n'avez donc pas la moindre notion du *Théâtre* !..... Et je ne vois que quatre scènes au premier acte ! C'est cela que vous appelez du mouvement ! Au *Théâtre*, voyez-vous, l'action est la loi des lois ! Le *Théâtre* ne peut pas plus se passer de mouvement que le pain de farine ! Le mouvement c'est sa moelle ! Lisez mes pièces, lisez toutes mes pièces ! Vous verrez comment on met debout un sujet.

Ce disant, il repliait le manuscrit, le ramenait dans sa ficelle et le tendait à Lacenaire avec ces mots :

—Fiochez ! travaillez ! Faites-moi autre chose ! Quant à cela, il n'y a rien à en tirer. Je ne vois pas que je puisse le recommander à aucun directeur de théâtre.

Alors Lacenaire, au lieu de prendre le rouleau qui lui était présenté, mit la main sur le timbre dont M. Scribe se servait pour sonner son domestique, et tira de sa poche un pistolet tout armé.....

—Hélas, monsieur, fit-il d'une voix incisive, ironique et menaçante, il ne me reste donc plus qu'à me brûler la cervelle, ici, devant sous ; car ce drame était ma seule espérance ; j'y avais longtemps travaillé.....plusieurs années..... et je comptais sur lui pour me sortir un peu de peine ; j'ai une femme, j'ai des enfants que je ne peux plus nourrir. J'en suis arrivé, je dois vous l'avouer en toute franchise, au dernier degré la misère.

M. Scribe regarda la porte ; elle était fermée ; impossible d'appeler ! Impossible aussi de sonner, puisque le timbre était sous la main du malfaiteur. Il s'agissait de jouer beau jeu.

—Eh bien, monsieur, articula-t-il en se contraignant à dominer son émotion, si je ne puis recommander votre ouvrage, je puis au moins vous aider de ma bourse. Que vous faut-il pour vous tirer d'embarras ?

L'autre continuait à jouer d'une façon inquiétante avec son arme, dont le canon menaçait le grand écrivain en pleine figure. Il ne répondait pas.

—Au fait, répondit M. Scribe, voici la clef de ma caisse !—et il désignait, dans un angle de son cabinet, un magnifique coffre-fort où tant de vaudevilles et d'opéras avaient versé leurs tributs,—vous pouvez y prendre ce dont vous avez besoin.....

Lacenaire prit la clef, alla au coffre-fort, et demanda :

—Quel est le "mot" ?

—C'est : *Piment*, P...i...m...e...n...t... répondit M. Scribe avec la même indifférence apparente que s'il donnait le renseignement à son secrétaire.

Il était resté dans son fauteuil, il ne tournait pas même les yeux vers son étrange confrère, il affectait de chantonner d'une voix détachée :

Plaisir divin,
Bonheur suprême,
Je touche enfin
Sa belle main
O joie extrême !

On ne se laisse pas plus galamment dévaliser.

Mais sa main tremblait la fièvre et il était plus pâle que son buste.

Lacenaire prit tranquillement ce qu'il lui fallait, referma la caisse, brouilla la combinaison, remonta vers M. Scribe, lui remit sa clef en s'inclinant avec la plus extrême politesse, et, lui montrant les billets de banque qu'il avait aux doigts :

—C'est quatre mille louis dont je vous suis redevable, monsieur, fit-il. Vous me rendez-là un service dont je vous serai éternellement reconnaissant.

Là-dessus, il salua, reprenait son manuscrit et sortait, en envoyant, du bout des doigts, un salut familier à l'ancien premier rôle de la Saintonge qui se serait sur son passage dans l'antichambre.

Six mois après, M. Scribe apprenait par les journaux l'affreux assassinat du "passage du cheval-Rouge" dont Lacenaire était le principal auteur, et qu'il devait expier sur l'échafaud.

—C'est égal, disait-il, en racontant cette histoire, ce jour-là j'y passais, si je n'avais pas eu de quoi payer ma rançon.

HENRI PAGAT.
(Dans le *Petit Journal* de Paris)

Un joli mot de feu Dupin, le doyen des vaudevillistes français, récemment décédé. Quelqu'un lui demandait :

—Vous avez vu et connu Napoléon Ier ?

—Oui.

—Quelle impression vous a-t-il produite ? quel souvenir en avez-vous gardé ?

—Eh bien ! mais c'était un homme petit, gros, sans conséquence ; en somme, rien de remarquable.

—Mais son regard, ce fameux regard !

—Ah, oui ! en effet, il avait peut-être quelque chose dans les yeux !

L'autre soir, dans le salon de Mme X..., un pédant qui abuse des citations latines, refuse une tasse de thé en disant prétentieusement à la maîtresse de la maison :

—"Non bis in idem."

Mme X..... étonnée demande ce que signifient ces quatre mots. On le lui explique.

—Elle, avec une moue moqueuse :

—Quel est l'imbécille qui a dit cela le premier ?

Pensée d'un journal pour rire :

Dans les pays où la polygamie existe, dans les contrées où les rois ont quelque deux cents femmes, il doit leur être assez difficile de gouverner, c'est-à-dire de prendre en main les reines du gouvernement !

Nous trouvons dans le *Journal de Genève* la jolie chose que voici :

"Vu la forte chute de neige et le froid rigoureux, les oiseaux sédentaires ou de passage à Genève font un appel pressant à la charité publique. Ils demandent que chacun place, dans un endroit que la neige ne recouvre pas, un carton rempli de grain, ou une modeste provision de miettes de pain. Ils s'engagent en retour à faire, aussitôt le beau temps revenu, une guerre acharnée aux insectes nuisibles."

Il y a des éditeurs qui comprennent leur métier d'une singulière façon !

En voici un, à Londres, qui lance un prospectus annonçant la mise en vente d'une œuvre littéraire.

Après la petite tartine de rigueur "sur les incomparables mérites du bouquin, il ajoute, comme effort suprême :

" Enfin cet ouvrage pèse 7 kilogrammes 750 grammes. Il a coûté 30,000 francs à établir. Il est tellement vaste que si l'on étendait la surface de son papier, on obtiendrait la grandeur colossale de plus de 870,000 centimètres carrés !"

Voilà une œuvre bien puissante, et bien commode pour s'asseoir dessus.

Un mot de Rossini sur Wagner :

Au milieu d'une conversation, quelqu'un lui dit :

—N'est-ce pas, maître, que tout au moins il est très fort comme science ?

—En effet, répondit Rossini qui n'avait soufflé mot jusque-là.

Les wagnériens s'apprêtaient à triompher.

—Et c'est là le malheur, continua l'auteur du *Barbier*. S'il ne savait pas du tout la musique, il ne pourrait pas en faire de mauvaise !

Suicide !

Oh ! le vilain titre !

Ne craignez rien, ami lecteur, la chose est moins noire que le mot.

***

Je viens de passer quelques jours à Bordeaux. Le temps était magnifique. Le jour même où les sergents de ville aussent pu couper au couteau le brouillard qui enveloppait Paris, nous avions un soleil resplendissant.

Je m'étais laissé entraîner par un ami, vrai type de chasseur bordelais, vers les étangs qui s'égrènent parallèlement à la mer entre Arcachon et Soulac. Qui n'a vu ce merveilleux pays n'a rien vu. Et il est presque inconnu, presque inhabité. Imaginez-vous un nombre infini de dunes boisées, séparées par des vallons délicieux tout parfumés par l'odeur qu'exhalaient les pins et qui ne connaissent pas la gelée. C'est là qu'il faudrait envoyer les enfants débiles ! Et puis quels aspects singuliers ! des paysages passant de l'éclat des sables qui scintillent dans les rayons du soleil, aux sombres ondulations formées par les cimes des pins, et, dans une échappée, l'Océan !

Mon ami avait cru me séduire en faisant défiler devant moi une farandole de lapins, de chevreuils, de lièvres, de bécasses, de sauvagine de toute sorte..... "Je pauvre, " comme on dit là-bas..... Il se trompait bien.

Le beau ciel, les dunes, l'Océan, voilà ce qui m'attirait. Nous chassâmes néanmoins ; et, chose curieuse, nous tuâmes un lièvre, un lapin, deux vanneaux et même, — salues, chasseurs ! — une bécasse.

Mon ami n'avait pas compté sur un pareil résultat. Lorsqu'il me faisait miroiter tant de gibier, il n'en croyait pas un traître mot. Il en fut tout ahuri ; sa gasconnade s'était réalisée, — un comble !

***

Le lecteur. — Mais, monsieur Lallemand, il me semble qu'en fait de gasconnade vous venez de prendre quelque peu l'air du bureau, en pays bordelais !

Moi. — J'en conviens. Il y a même mieux. Avant la guerre j'ai habité Bordeaux pendant près de cinq ans, et je m'étais si bien identifié avec les naïfs de cette ville charmante que moi, l'Alsacien, j'avais fini par prendre un accent gascon des plus prononcés. Est-il des lors étonnant qu'y étant retourné ces jours derniers, j'incline inconsciemment vers le luxe d'imagination de l'aimable race qui vit sur les bords de la Garonne ?

***

Mon compagnon de chasse et moi nous pourvuivions une bécasse que nous venions de lever sans pouvoir la tirer. Nous travaisions une clairière dont le sol, couvert d'herbe touffue, recevait par taches les rayons du soleil. On eût dit un écrin plein d'émeraudes cachées sous les sombres frondaisons des pins maritimes.

—C'est là ! s'écria mon ami.

—Quoi..... là ?

—Eh bien, le suicide.

—Raconte-moi cela.

—Il était, il est encore (puisqu'il est en belle vie) un directeur de théâtre en l'âme duquel venait de descendre la noire curiosité de l'au-delà de la vie. Fatigué de voir l'herbe verte enduler sous le ciel bleu, il lui prit l'envie folle de " voir la plante par les racines," ainsi que l'on dit dans le peuple.

Comme soldat, m'assure-t-on, il avait fait preuve de vaillance, de plus il était chasseur. Ce qui le détermina à donner la préférence au fusil de chasse pour quitter une bonne fois cette vallée de larmes !

Homme de théâtre consommé, il tenait à faire une belle "sortie" avec un brin de mise en scène à la clé. C'est-à-dire sous un beau ciel bleu, avec une majestueuse forêt de pins comme décor, pour lit du dernier repos une herbe douce et soyeuse comme les cils d'une jolie femme, l'Océan comme bassin où son refrain monotone à la cantonade !

Il prit en conséquence le chemin de fer du Médoc. Et en route pour la Pointe de Grave !

***

En route, à Pauillac, deux de ses amis montèrent dans le compartiment qu'il occupait.

—Nous allons chez X..... Il s'agit d'un déjeuner fin, huîtres de Marennes, chapon truffé, château-Margaux, château-Climens, etc., etc. — Vous êtes des nôtres, c'est dit ; nous vous enlevons.

Le directeur n'eut pas la force de résister.

—Après tout, se dit-il, finir sur un pareil déjeuner, ce sera bien fini. — Je remettrai donc l'exécution à ce soir.

Et il jeta un regard vers son lefaucheux qui reposait sur le filet de la voiture, comme pour lui dire : Patience !

Le déjeuner fut plein d'entrain.

Vers quatre heures il songea à ses noirs projets et, s'en allant dans sa chambre, il y prit résolument l'étui en cuir de Russie qui renfermait le lefaucheux. Déjà il avait tourné la petite clé de l'étui, lorsqu'il s'arrêta soudain :

—Mourir après un si bon déjeuner..... en pleine d'gestion ! Quelle hérésie ! Et ces bons amis si hospitaliers, quelle peine je leur causerais ! Allons, après tout il sera encore temps demain matin. Ils seront retournés à Bordeaux, et je serai seul pour " me faire mon affaire."

Il remit l'étui en place.

La journée fut charmante. On se coucha fort tard, le lendemain matin, le soleil était déjà fort au-dessus de l'horizon lorsque le directeur s'éveilla. Il eut à peine le temps de prendre un vermouth avec ses amis, qui reprirent le train pour Pauillac.

—Enfin me voilà seul. A mon bon flingot.

Le fusil sur l'épaule, il se dirigea vers le bois. Le soleil se jouait à travers les branches, la forêt était admirable, — quel décor rêvé !

—Voici une belle clairière ; l'ombre y est délicieuse et l'herbe engageante..... Allons !

Il mit deux cartouches dans son fusil, ôta son chapeau et son habit qu'il plaça soigneusement au pied d'un pin. Il était en train de défaire sa cravate lorsqu'un ruisseau en fit entendre. Une vision singulière — qui n'avait rien de commun avec celle de saint Hubert — se dressa devant lui. Une vache apparut. Elle avait une grande corde noeud autour du cou ; une fillette d'une quinzaine d'années se présenta au bout de la corde.

—Impossible, se dit-il, de donner à cette pauvre enfant la spectacle d'une mort violente. Allons plus loin.

Il remit son vêtement, reprit son fusil et se mit en quête d'un endroit plus isolé.

Après un quart d'heure de recherches, il trouva un endroit délicieux, idéal. Un lit de gazon de deux mètres de long sur deux mètres de large. Sans plus tarder il se déshabilla et s'assit. Il avait été son faux-col, afin de ne pas gêner l'explosion.

Entre la gâchette avancée si la sûreté garde, il avait placé un morceau de bois sur lequel il presserait les pieds pour faire partir le coup ; tandis qu'il tiendrait avec les mains le bout du canon fixé au bon endroit, sous le menton.

Ces dispositions prises, il s'allongea doucement, plaçant ses deux pieds en contact avec la traverse qui s'appuyait sur la gâchette. C'était le moment de donner à cette ingrate terre une pensée d'adieu. Le ciel était si bleu au zénith que cela l'étonna. Il n'avait jamais remarqué que le bleu du firmament perdait de son intensité en s'approchant de l'horizon. Cette réflexion ne l'arrêta pas, sa résolution était ferme.

Sondain un gros point noir, descendant on ne sait d'où, vint se placer entre ses deux yeux. Ce point noir avait des pattes et s'agitait. C'était une énorme araignée. Le directeur avait l'horreur de ces bestioles. Le dégoût que lui inspira cette apparition fit qu'il lâcha le canon tout en appuyant sur le morceau de bois qui touchait la gâchette. Le coup partit. Il se crut touché, tant la secousse avait été forte, et fut bien surpris en se retrouvant du nombre des mortels, alors qu'il croyait être bien entré dans le royaume des taupes. La charge avait passé à quelques centimètres de son oreille gauche, quelques grains de poudre avaient même roussi des poils de sa barbe. La commotion avait été rude, et il était légèrement ahuri lorsque accoururent quelques amis qui étaient à sa recherche depuis la veille, après la lecture du billet ainsi conçu :

" Quand tu recevras ce mot tu l'auras cessé d'exister " qu'il avait adressé à l'un d'eux.

Le coup de fusil les avait guidés. Ils s'emparèrent de lui et lui firent jurer de ne plus recommencer. Depuis lors, notre directeur mène une vie florissante, et l'idée de mettre fin à ses jours a pour toujours quitté sa cervelle.

Mais il n'est pas un premier rôle, pas un comparse, pas un musicomane, pas un pompier, qui ne connaisse l'histoire du " suicide du directeur, " et qui, dans ce pays de Gascogne, ne l'assaisonne à sa façon.

Venant de Bordeaux j'ai cru devoir la conter aux lecteurs de la *Chasse Illustrée*, pour lui démontrer une fois de plus que si, en général, la vie de l'homme ne tient souvent qu'à un fil, celle d'un imprésario peut tenir parfois à un fil d'araignée.

Depuis lors, dit-on, le directeur a une foi robuste dans ce dicton :

" Araignée du matin..... signe de bien ! "

CH. LALLEMAND.
(Dans la *Chasse Illustrée* de Paris.)

A l'une des dernières réceptions du général Boulanger, un officier français présente un officier anglais à deux officiers russes.

L'Anglais demande à ceux-ci :

—Etiez-vôs à Sébastopol ?

—Oui, nous y étions tous les deux.

Et, désignant son compagnon, l'un des Russes ajoute :

—Monsieur était à Malakoff, que les Français ont pris.

Puis, se montrant lui-même et regardant son interlocuteur entre les deux yeux :

—Et moi, j'étais au Mamelon-Vert, que vous n'avez pas pris, messieurs les Anglais.

Le dernier dessin de Grévin dans le *Journal amusant* :

Deux dames sont en promenade.

L'une d'elles à son amie :

—Vois-tu, mon mari qui me guette, là-bas. Me rendez-vous que je me suis donné moi-même ! ..... Pess, va mon bonhomme, qu'apprendra à décacheter mes lettres !

Petit dialogue au café :

Premier joueur, annonçant ses cartes :

—J'ai quatre piques.

Deuxième joueur. — Et moi cinq cœurs.

Premier joueur.—Cinq heures ! C'est l'heure de mon dîner, je te lâche !

Et prenant son chapeau, il sort vivement sans payer les consommations qu'il vient de perdre.

Définition baroque, notée par un danseur :

Quadrille : Figures pour les pieds.

Au tribunal : Me X..... plaide. Il s'aperçoit qu'un des juges sommeille. Et, comme M. X..... est assez vaniteux et aussi grincheux que peu éloquent, il s'arrête tout à coup : "Monsieur le président, j'attendrai, pour plaider, que M. le conseiller ait fini de dormir."

Le président, alors, d'un ton paternel : "C'est que, lui, il attend peut-être, pour avoir fini de dormir, que vous ayez fini de plaider."

L'âge des femmes :

—Il me semble, chère amie, que c'est bien quarante-six ans que que nous avons tous deux, car nous sommes nés la même année.

—En êtes-vous sûr ?

—Absolument.

—Oui, mais vous avez vieilli très vite, vous !

Entre amis à l'Assommoir :

—Voilà le beau temps, ma vieille branche, on pourra faire des parties de campagne, dîner en plein air.

—Moi, j'aime pas ça. Quand il vient une averse, ça met du l'eau dans le vin !

Un élevour énervé interpelle son député :

"Vous me dites que vous êtes indécis..... ; mais, sacrebleu ! Il y a un mois, vous me disiez que vous aviez un but certain..... !

—Celui d'être élu.... Je le suis ; nous sommes quittes ! "

Un joli dessin du *Charivari*.

A la caserne, un vieux sergent explique à un soldat le mécanisme du nouveau fusil à répétition :

—Dans le fusil-à-répétition, la crosse, vois-tu, c'est comme qui dirait la salle de balles pour faire danser l'ennemi.

Mme X..... revient chez son marchand de parapluies.

—Monsieur, grondet-elle, voilà une ombrelle de soie que j'ai achetée il y a quinze jours ; elle est absolument fauée.

—Je vois ce que c'est, fait gravement le marchand, vous l'aurez exposée au soleil !

Un avare célèbre aperçoit un invalide à jambe de bois :

—Quel veinard que cet homme !

—Vous trouvez ?

—Il ne moitié moins de chaussures que les bipèdes !

Dans un petit restaurant :

—Eh bien ! garçon, qu'est-ce que vous faites-là ? Vous essayez mon assiette avec votre monchir ?

—Oh ! cela ne fait rien, monsieur, il est sale.

Dans les coulisses :

—Tu sais, Zilda, je me suis disputée avec Lélia, oh ! mais là disputée !

—Vraiment ?

—Elle m'a même montré les dents.

—Tiens. Elle en a donc ?

Pensées et maximes.

Les saints sont les grands hommes de l'Eglise, et ils marquent sur les sommets de son histoire les pointes les plus élevées où la nature humaine ait atteint.

LACORDAIRE.

Il y a peu de règles générales et de mœurs certaines pour bien gouverner ; l'on suit le temps et les conjonctures, et cela roule sur la prudence et sur les vues de ceux qui règnent ; aussi le chef-d'œuvre de l'esprit, c'est le parfait gouvernement ; et ce ne serait pas une chose possible, si les peuples, par l'habitude où ils sont de la dépendance et de la soumission, ne faisaient la moitié de l'ouvrage.

LA BRUYÈRE.

La sottise ayant le privilège de s'ignorer et de se complaire toujours, ne se corrige jamais.

STAHL.

Ce que les hommes pardonnent le moins, c'est la contradiction directe de leurs opinions.

MME DE NECKER.

La vie ne semble souvent qu'un long naufrage, dont les débris sont l'amitié, la gloire et l'amour.

MME DE STAEL.

Entre deux partis, un prince doit toujours se déclarer franchement pour l'un ou l'autre, plutôt que de rester neutre.

MACHIAVEL.

Flaner est une science, c'est la gastronomie de l'œil.

BALZAC.

Dans toute assemblée, il y a toujours un troupeau de niais qui suit en bêlant le dernier qui parle.

LABOULAYE.

La nature n'a fait que des bêtes ; nous devons les sots à l'état social.

BALZAC.

L'humanité dans les actes, c'est la bienfaisance ; dans les sentiments, c'est la bienveillance.

VICTOR COUSIN.

Etre juste est le devoir ; être bon est la vertu.

MME DE BEAUHARNAIS.

Pour conserver son bonheur, il faut être heureux tout bas.

ALPHONSE KARR.

Que la borne de ton héritage soit pour toi celle du monde.

PYTHAGORE.

Nous désirerions peu de choses avec ardeur, si nous savions ce que nous désirons.

LA ROCHEFOUCAULD.

Un sou épargné est un sou gagné.

FRANKLIN.

Les femmes ne sont jamais plus fortes que quand elles s'arment de leur faiblesse.

MME DU DEFFANT.

Pourvu qu'on sache la passion dominante de quelqu'un, on est assuré de lui plaire.

PASCAL.

Le monde est arrangé d'après des lois mathématiques ; donc il est arrangé par une intelligence.

VOLTAIRE.

LES MÉDECINS EN ALLEMAGNE.—L'excès de production dans l'industrie a son pendant dans l'excès de production dans les productions dites libérales ; de part et d'autre le marché est encombré, l'offre dépasse la demande des services. On fait des efforts louables pour restreindre la production, mais sans grand succès. L'Association des médecins allemands a publié récemment un exposé de la situation, afin de déconseiller l'étude de la médecine, et cela parce que les chances d'avenir pour les médecins deviennent chaque année moins brillantes.

En 1873-1874, il y avait 3,195 étudiants en médecine dans les Universités et Ecoles supérieures de l'Allemagne ; en 1885-1886, il y en avait 7,781.

On rencontre par 10,000 habitants 9 médecins à Berlin, 6 à Hambourg, 5 à Cologne, 5 à Wiesbaden ; par contre, dans les arrondissements ruraux de Gumbinnen et de Koslin, entre 1 et 2. On pourrait croire qu'il y aurait une solution, en répartissant d'une manière plus égale les médecins, et qu'il y aurait de la place dans les régions pauvres en docteurs pour les générations nouvelles. Tous les essais tentés dans cet ordre d'idées ont échoué. On a voulu attirer les médecins dans les districts où l'homme de l'art était une rareté, les y fixer par le payement d'une prime, mais tout cela a été en vain. Les clients y sont distribués sur une étendue trop considérable, la pluparet sont pauvres. La pratique de la médecine y est beaucoup plus fatigante, plus coûteuse et moins rémunératrice. Il est probable que, aujourd'hui, dans toutes les localités susceptibles de nourrir leur médecin, il s'en trouve un ainon plusieurs. Même le développement si rapide de la population des grandes villes n'est pas en rapport avec la production croissante des médecins.

VENTE D'UNE COLLECTION.—Le 20 avril, s'est terminée, à l'hôtel Drouot, la vente de la collection de feu M. Frédéric Fétis, conseiller à la cour de cassation belge, professeur à l'Université libre de Bruxelles, membre et secrétaire de la commission du musée royal d'antiquités.

Cette adjudication, qui était fort bien dirigée, a produit 90,000 francs environ. Signalons parmi les enchères : une plaque ovale faïence de Delft, fond noir, décor polychrome, 3,000 fr. ; deux potiches couvertes, décor jouquille de fleurs et d'oiseaux, fond vert olive, 2,000 fr.

Mais ce sont surtout les assiettes et les plats qui ont obtenu des enchères élevées : un plat faïence française, fond bleu de Perse, riche décor d'oiseaux, en blanc, 820, a été payé 2,400 fr. ; une assiette faïence de Rouen, à bordure fond bleu coupée par des cartouches présentant un semis de fleurs ; au centre, air noté, paroles et musique, avait figuré à l'exposition rétrospective de 1878, a été vendue 2,150 fr. ; un plat faïence italienne et décor en camaïeu bleu ; au centre, Moïse sauvé des eaux, 1,880 fr.

Les principales pièces en faïence française de cette collection intéressante ont été achetées par le Kensington Museum de Londres.

Bidon, soldat de 2e classe, rentre du Tonkin avec une jambe de bois.

—Noble héros, fait M. Prudhomme, grâce à vous, la France a un pied en Chine.

Au tribunal correctionnel :

—Prévenu, avez-vous déjà été condamné ?

—Oui, monsieur le président.

—Dans quelle circonstance ?

—J'ai attrapé une fluxion de poitrine, à l'âge de six ans, et j'ai été condamné par trois médecins.

Bébé n'est pas sage. Alors la nonnou, montrant le fantasin qui lui sert de pays :

"Faites bien attention, bébé ; ce monsieur est très méchant ! ....."

"S'il est méchant, pourquoi tu l'embrasses, alors ?"

Je veux que vous accordiez

W. G. TEBAULT,
NOS. 37, 39 & 41 RUE ROYALE.
Le Magasin de Meubles le meilleur marché du Sud.
26 juin—tous les Dim—1 an

Belles Montres, Pendules, Diamants, Bijouterie, Argenterie, Etc
—CHEZ—
FRANTZ & OPITZ,
COIN DES RUES ROYALE ET BIENVILLE.
BIJOUTIERS ET HORLOGERS PRATIQUES.
Les plus jolis MONOGRAMMES gravés aux prix les plus réduits
tous genres faits sur commande.

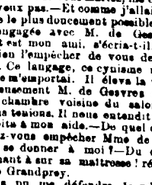
Randall's Carriage Repository,
162 GRAVIER ST., NEW ORLEANS.
Carriages | Buggies | Harness
Bicycles | Tricycles | Velocipedes
RANDALL'S
BABY CARRIAGES.
ONLY THE BEST. AT LOWEST PRICES

SCROFULES.
Les Scrofules et toutes les maladies scrofuleuses, telles que Ulcères, Plaies, Erysipèles, Eczéma, Pustules, Impétigo, Tumeurs, Charbon, Furoncles, Clous, et Eruptions de la Peau, sont le résultat direct de l'impureté du sang.
Depuis plus de quarante ans, la SALSEPAREILLE D'AYER est reconnue comme l'agent le plus puissant pour le purifier. Elle délivre le système de toute humeur scrofuleuse, enrichit et fortifie le sang, expulse toute trace de traitement mercuriel, se montre en un mot l'ennemi redoutable et irrémissible de toutes les maladies scrofuleuses.
Une Guérison Révélée d'Ulcères Scrofuleux.
"Il y a quelques mois, j'avais affreusement d'ulcères scrofuleux aux jambes. Elles étaient enflées et enflammées et me faisaient souffrir des quantités de douleurs. Mon médecin m'ordonna une grande variété de remèdes. En dernier ressort j'en prescrivis la SALSEPAREILLE D'AYER et le résultat fut plus que satisfaisant, mes ulcères ont disparu, et me sentant parfaitement guéri, je vous avise que votre médecine m'a fait du bien, que votre médecine m'a fait.
Je suis, avec respect,
MRS. ANN O'BRIAN.
146 Sullivan St., New York, 26 Juin, 1882.
Toutes les personnes intéressées feront bien d'aller se rendre chez Madame O'Brian.
L'extrait bien connu du *Boston Herald*, Ma. B. W. BALL, de *Rochester, N.H.*, écrit en date du 7 Juin, 1882.
"Souffrant cruellement de l'Eczéma pendant des années, je ne trouvais de soulagement dans aucun remède jusqu'à ce que j'eusse recours à la SALSEPAREILLE D'AYER, et au bout de trois bouteilles j'étais une guérison complète. Je considère comme un remède très précieux pour toutes les maladies du sang."
La Salsepareille d'Ayer
stimule et règle l'action des organes digestifs et assimilatifs, renouvelle et sanifie les forces vitales, et guérit promptement les Rhumatismes, la Névralgie, la Goutte, la Dyspepsie, les Catarrhes, la Débilité Générale, et toutes les maladies produites par un sang impuret et corrompu, et par une vitalité affaiblie.
Elle est incontestablement le remède le plus économique, tant par la force concentrée que par l'énergie puissante qu'elle exerce sur la maladie.
PRÉPARÉE PAR LE
Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.
En vente dans toutes les Pharmacies ; prix $1, six flacons pour $5.

ASTHME!
LA poudre et la mixture anti-asthmatique de Dibouny sont les meilleurs médicaments connus pour l'asthme. SOULAGEMENT IMMÉDIAT. A vendre par I. I. Lyon & Co. et Finlay & Brunswig, N. O.—Sa célèbre Pommade pour la guérison des Hémorrhoïdes.
30ma—1an—19m.

Pommade pour les Hémorrhoïdes.—(formule de l'hôpital de Bazas (France.) Guérison sûre. F. GOUAUX, Reims, Lse.
5 sep—1 an

PIANOS
—DE—
PLEYEL
—CHEZ—
Louis Grunewald,
18 rue Baronne et 127 rue du Canal.



La maison Grunewald annonce respectueusement à ses clients qu'elle a récemment fait des réductions considérables sur les prix de ses célèbres pianos et orgues, sûr d'un facilité, rachat aux acquéreurs le plus bonne mesure, et, avec l'espoir d'en beaucoup vendre, elle a conclu des engagements les plus favorables avec les premiers fabricants du monde, mettant à même d'offrir des marchés au public, comme rarement il s'en présente. La maison possède dans le moment un vaste assortiment de tous les genres favorits de pianos modernes dans le monde entier STEINWAY, PLEYEL, KNABE, BEHR SOHNER, FISCHER, PEASE et les meilleures orgues Clough-Warren, Schlomger. Elle est plus de cent pianos d'occasion de tous les fabricants, qui seront vendus à moitié de leur valeur pour de longs termes ou payable mensuellement, afin de faire place pour les nouveaux pianos attendus.
MUSIQUE en feuilles et INSTRUMENTS de MUSIQUE de tous genres, en grand assortiment et aux prix les plus modiques.
CARTES, LIVRES de musique et tout qui est du genre. Rien certain de visiter ce magasin avant d'acheter ailleurs ou sera avantageux.
Louis Grunewald,
127 rue Canal
Et 18 rue Baronne, N.O.
1er oct86—1an

BASILE BARES,
FACTEUR DE PIANOS
84 Rue Royale, N.O.
SEUL AGENT POUR LES
Pianos GAVEAU, de Paris,
Supérieur à tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour, du ressort mécanique nouvelle pour la sonorité prolongée, à rendre ou fer fondu d'une seule pièce, système perfectionné, mécanique à lame à double répétition, sommier en fer, équilibre parfait pour le maintien de l'accord. Ces pianos ont vivement attiré un velouté et une pureté de son remarquables.
Accords et réparations de pianos une spécialité.
20 mars—

ASSURANCES.
Ving